

MASSIFS

Protocole

La grande galerie de l'école des beaux arts de Rouen est composée de deux salles de taille identique, dans chacune des salles il y aura 3 artistes.

Une pièce déjà existante de chacun d'entre vous sera choisie par mes soins. Ces pièces ont toutes un lien commun, elles font résonance à une idée de montagne, de monument, de point de vue, d'île, de sciences fiction, ...

Chacun devra réaliser une nouvelle pièce monumentale avec un budget de 500€ maximum. Ce budget devra inclure la production et le défraiement (transport personnel) tout le reste sera pris en charge (logement, nourriture, frais de Transport des pièces). J'essaierai d'avoir un partenaire pour du bois ou des rebuts.

La nouvelle pièce réalisée pourra être en lien avec la première et devra graviter autour du thème principal : Massifs (Monumental, montagne, point de vue, îles, sciences fiction, ...)

La nouvelle pièce pourra être autonome, ou accompagner la pièce déjà existante en tant que structure porteuse, socle, ou cadre par exemple.

La nouvelle pièce pourra être travaillée en amont ou sur place .

Un croquis de cette pièce devra m'être envoyé par mail avant le 22 mai date du mail faisant foi (je sais que cela peut sembler rapide mais c'est le temps qu'il faudra pour s'occuper du matériel car c'est une école et ils partent en vacances durant l'été).

L'ensemble des croquis sera communiqué à tous dès le mois de juin pour que chacun puisse prendre connaissance de la totalité des projets, mais nul ne saura encore avec qui il partagera son espace.

Nous disposerons tous de 5 jours sur place pour faire le montage, soit du 10(ou 11) septembre au 16 septembre, jour du vernissage.

Pendant le montage, dans chaque salle, les pièces monumentales des trois artistes seront trop volumineuses pour être exposées sans se rencontrer, se confronter entre elles. Il faudra donc mettre en place la guerre, les alliances, le dialogue, la diplomatie, la rencontre, ...

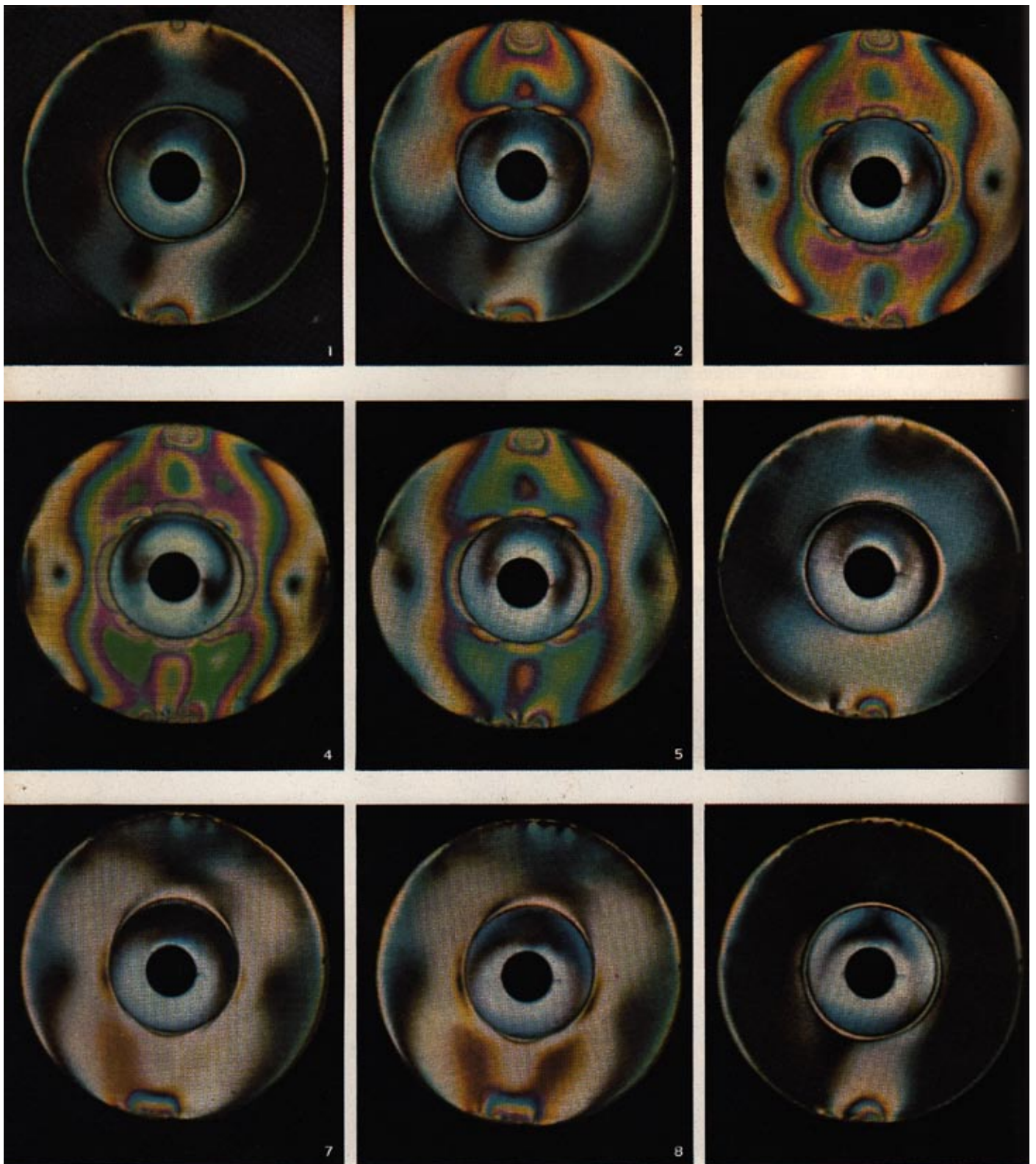
Seront alors exposées deux pièces par artiste ainsi que le croquis préparatoire.







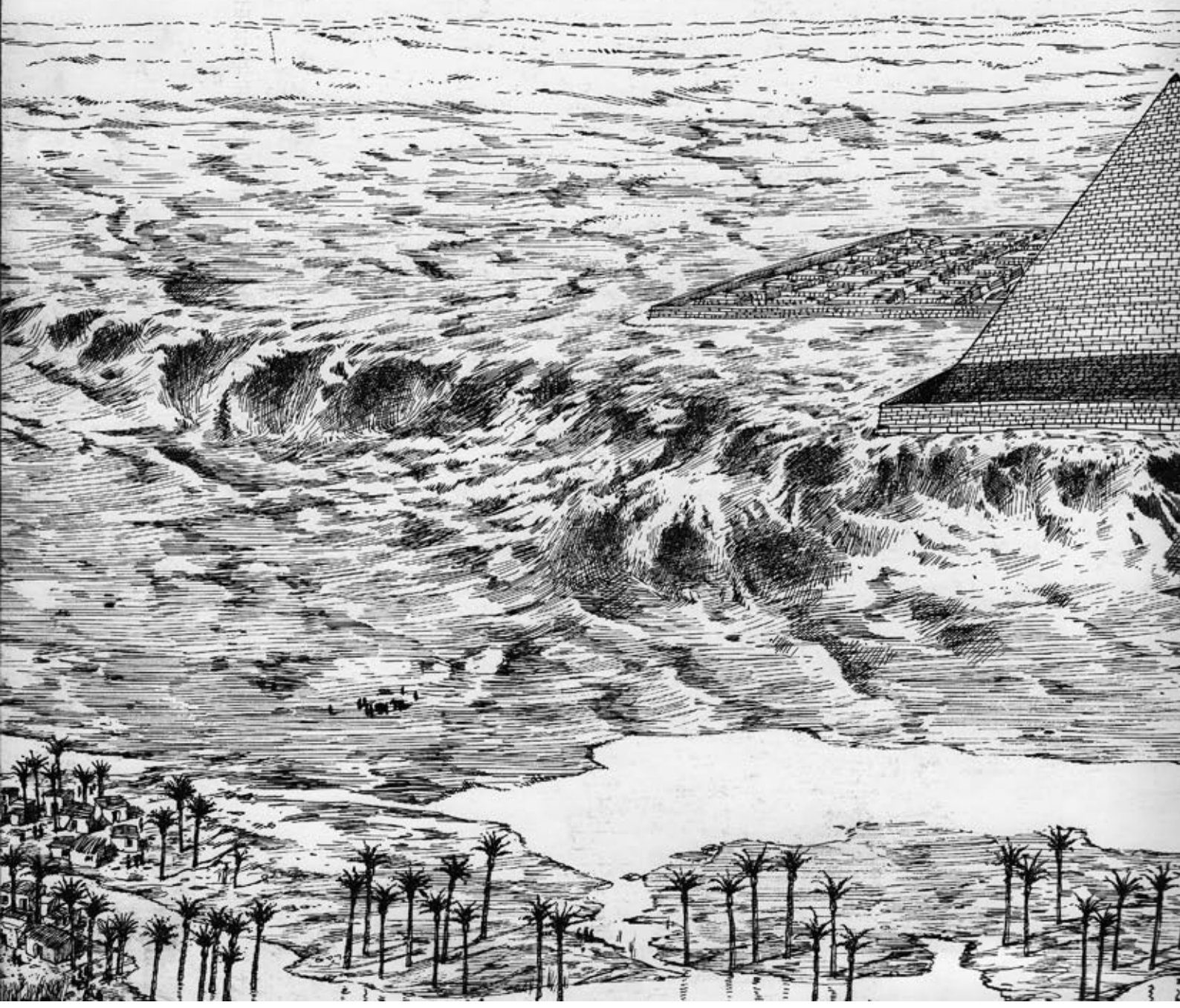
Le Père Lynch, éminent spécialiste des tremblements de Terre, surveille les séismographes à l'observatoire de l'Université Fordham, New York.

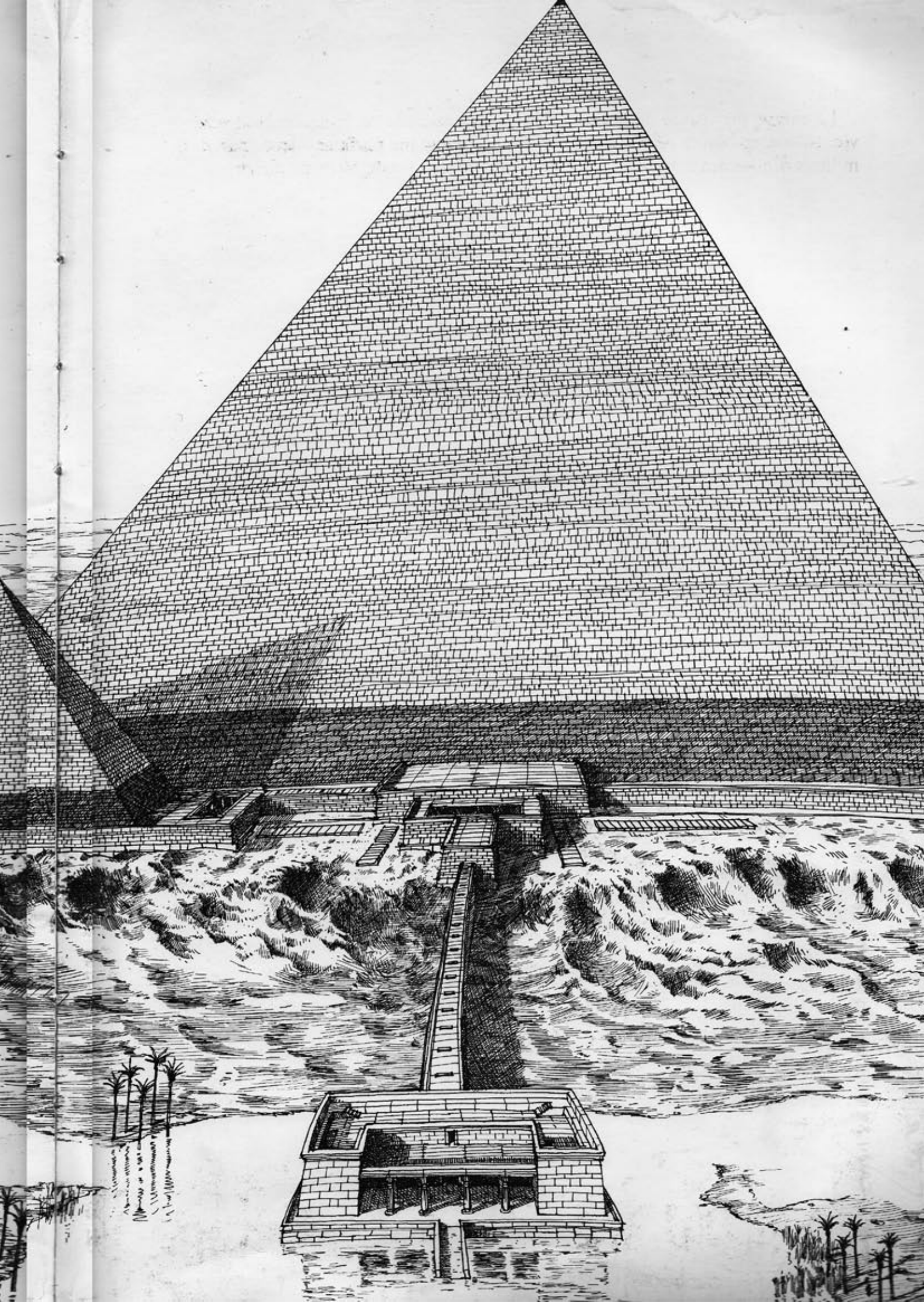


LES VIBRATIONS DE LA TERRE consécutives à un tremblement de Terre sont représentées ci-dessus comme des ondes de couleur envahissant l'intérieur d'un disque de 5 cm. Un coup violent, donné sur le haut du disque, détermine une onde de choc (1), qui se propage rapidement à l'intérieur du disque (2 et 3), puis s'amortit progressivement en une série

de pulsations lentes et rythmiques (4 à 8), jusqu'à s'éteindre complètement (9). Sur ce disque photographié sous lumière polarisée au laboratoire de l'Université de New York, le manteau rocheux de la Terre est représenté par un anneau de caoutchouc dur; le noyau extérieur de métal en fusion par de la gélatine; et le noyau interne solide par un disque d'aluminium.

La rampe provisoire démontée, la demeure éternelle du Pharaon était achevée. Son corps sacré reposait à l'abri d'une montagne parfaite, élevée par des milliers d'hommes et comportant plus de deux millions de blocs de pierre.





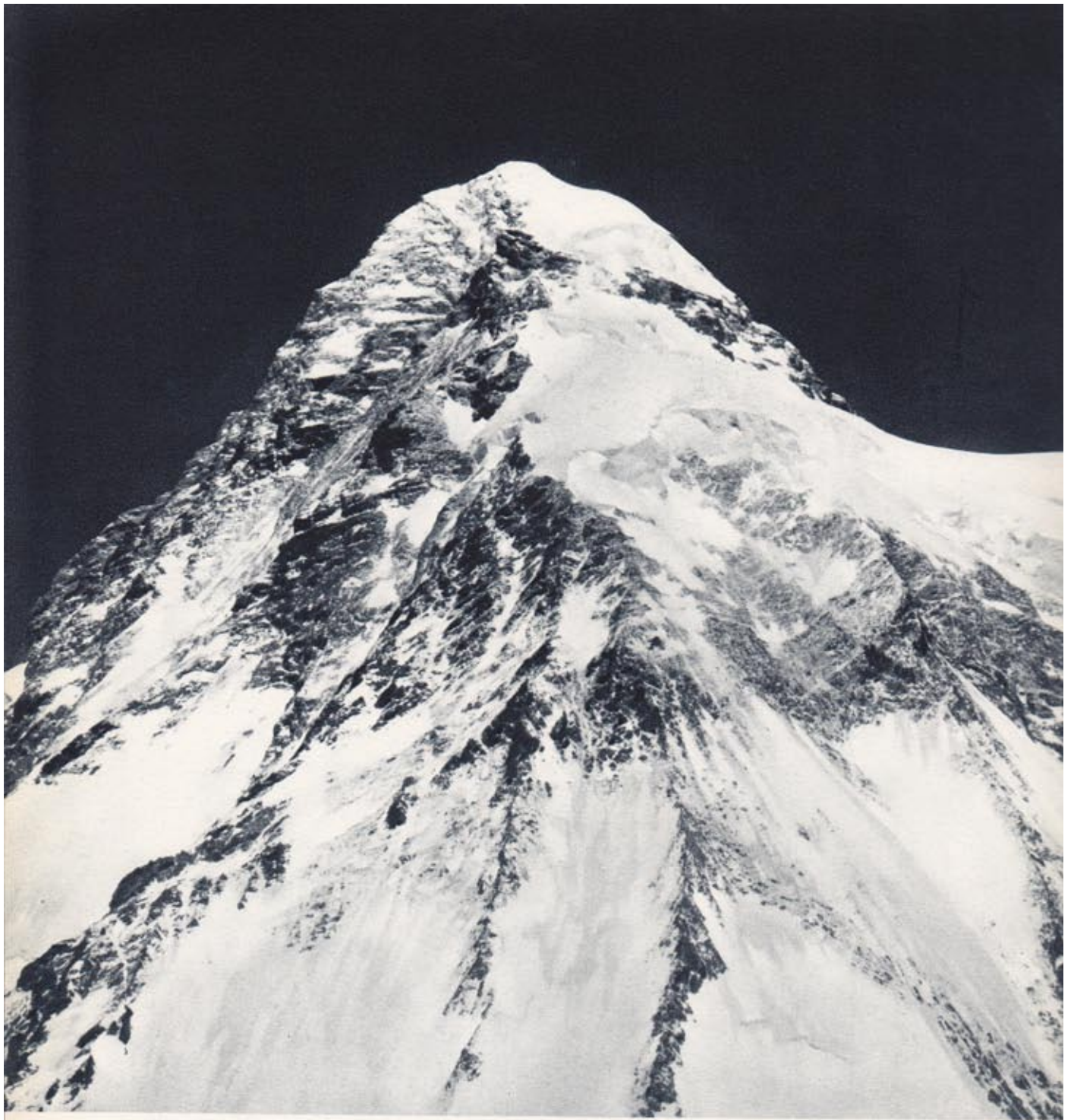


Artistes Invités

Raphaël Charpentier
Eléonore Cheynet
Grégoire Cuquel
Encastrable (antoine Lejolyet et Paul Souviron)
Marie Prunier
Francisco Ruiz de Infante

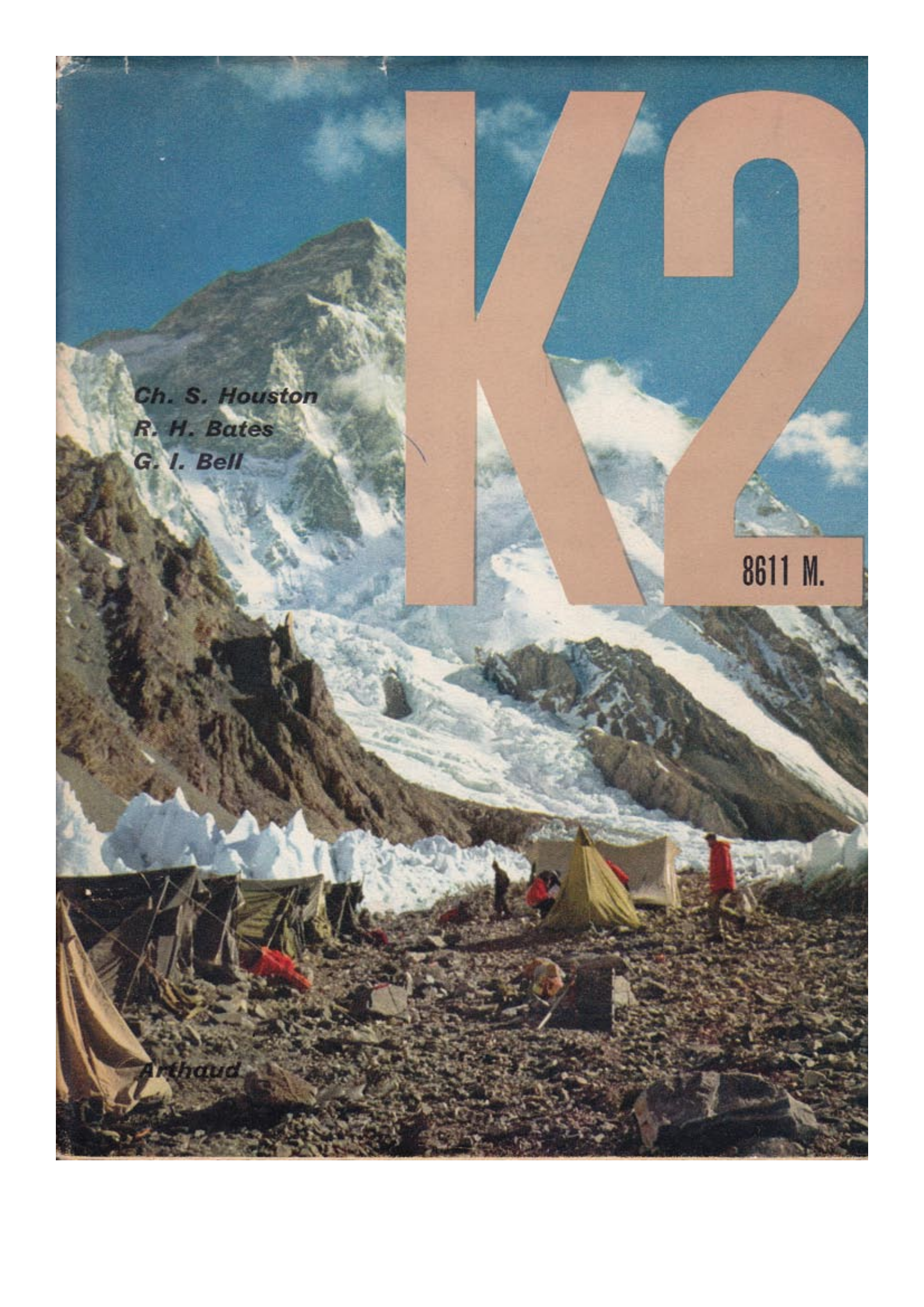
performeurs présente

Audrey gleize
Anne lise Le Gac
Fanny Chassot
Elsa Macaret
Collectif sin



38. LE K2. TÉLÉPHOTO.

39. AVALANCHE AU FLANC DU BROAD PEAK.
AVALANCHE OFF FLANK OF BROAD PEAK.



*Ch. S. Houston
R. H. Bates
G. I. Bell*

8611 M.

Arthaud

L'homme ne fait pas la conquête de la montagne, pas plus que la montagne ne fait la conquête de l'homme. Pendant quelques brèves minutes, une seule fois au cours d'un million d'années, des hommes las ont foulé le sommet de l'Everest, du Nanga Parbat, de la Nanda Devi, du Minya Konka, mais combien plus souvent ils en ont été chassés, victimes de la malchance, de la tempête ou de leur propre faiblesse!

Tout comme si la montagne parfois s'adoucissait, relâchait sa vigilance et permettait aux petits hommes d'atteindre péniblement le haut pinacle blanc de leurs désirs. Mais le plus souvent la tempête, et le froid, la glace, la neige et le rocher protègent la montagne de ceux qui violent son domaine.

On ne peut pas conquérir une montagne, et l'escalader n'est pas lui donner l'assaut. Nous allons vers elle en quête de quelque chose, de nous-mêmes, peut-être, mais dans un esprit d'amitié, non d'hostilité. Certes, il se peut que nous ayons à nous battre, pour notre vie, à lutter contre les éléments déchaînés, mais après l'orage, en récompense, le monde de la montagne s'offre à nous aussi neuf, aussi net, aussi virginal qu'à l'aube de la création. La récompense du grimpeur, elle est aussi dans l'effort, dans l'effort désintéressé, dans le jeu plutôt que dans l'enjeu. Pourtant nous sommes des hommes et le succès nous est doux et la tâche n'est pas achevée qui s'achève par un échec. C'est pourquoi les hommes tentent, tenteront et tenteront encore le sommet vierge.

Et c'est ainsi que cela se passa au cours de cet été 1953 qui fut pour l'alpinisme la saison des grandes entreprises. A l'Everest, la mousson fut tardive et, lente à se déclencher, atténua sa rigueur. Les hommes qu'il fallait furent où il fallait quand il fallait. La montagne condescendit à sourire et le sommet fut atteint. Même indulgence au Nanga Parbat, le mangeur d'hommes. Mais pour nous au K2, cet été-là fut celui du labeur et des tempêtes, des joies voilées de douleurs, un été de riche expérience et d'impérissable souvenir. Et notre histoire, la voici.

Pic n° 2 de la série trigonométrique du Karakorum, le K2 fut ainsi baptisé par Montgomerie qui l'identifia en 1867. Il est souvent appelé aussi Godwin Austen, en mémoire d'un autre grand « Surveyor General ». Culminant à 8.611 mètres, il fut tenté pour la première fois en 1902 par une petite expédition de courageux alpinistes anglais, suisses et autrichiens qui échouèrent, vaincus surtout par la maladie. En 1909, survint ce grand doyen des explorateurs de montagnes, Louis-Amédée de Savoie, duc des Abruzzes, qui battit en retraite après avoir atteint, sur chacune des trois grandes arêtes du K2, une altitude supérieure à 6.000 mètres. En termes prudents, il le qualifia d'« inaccessible ». Bien que d'autres expéditions soient venues examiner la montagne, aucune autre véritable tentative n'eut lieu avant 1938, où une caravane, américaine cette fois, s'éleva jusqu'à 7.925 mètres et découvrit vers le sommet un itinéraire praticable. L'été suivant, une seconde expédition américaine monta jusqu'à 8.300 mètres et davantage, mais perdit un grimpeur et trois porteurs au cours de sa retraite. Après la guerre, de nombreuses demandes d'autorisation furent adressées au pays nouvellement constitué du Pakistan, mais c'est seulement en 1952, et grâce aux bons offices de mon ami, l'honorable Avra Warren, alors ambassadeur au Pakistan, que je reçus l'autorisation de tenter l'ascension du K2 en 1953.

Sur-le-champ, Bob Bates, mon compagnon lors de la tentative de 1938, et moi-même fîmes les préparatifs. Nous étions tous deux partisans d'une expédition légère, équipée du nécessaire, mais avec le minimum de superflu, d'une expédition cimentée par une commune amitié et un commun amour de la montagne, d'où seraient également exclus l'égoïsme et l'autorité arbitraire. C'est une telle expédition que

nous mêmes sur pied et dans une longue liste, nous choisîmes les camarades suivants :

George Bell, vingt-sept ans, physicien à Los Alamos, New Mexico ;

Bob Craig, vingt-huit ans, philosophe, d'Aspen, Colorado ;

Art Gilkey, vingt-six ans, géologue, d'Ames, Iowa ;

Dee Molenaar, trente-quatre ans, géologue, de Colorado Springs, Colorado ;

Pete Schœning, vingt-six ans, ingénieur chimiste, de Seattle, Washington.

Il nous fallait aussi un officier de transport connaissant et aimant le pays et capable de grimper, et le capitaine de l'armée britannique Tony Streather, vingt-six ans, fut pour nous tout cela et même bien davantage. Enfin nous voulions qu'un indigène du Pakistan se joigne à notre caravane, car, après tout, ce K₂, le second sommet du monde, c'est la montagne du Pakistan. Le colonel Ata-Ullah devait combler ce vœu, et, en même temps qu'un voyageur montagnard compétent, devenir notre ami fidèle dont le soutien nous fut d'un immense secours aux heures de notre pire détresse.

Ce furent d'abord des mois de préparatifs où il y eut tant à faire... Puis un beau jour, tout fut prêt. Le 25 mai, nous quittons New York pour rejoindre à Karachi Bob Bates, parti devant pour convoyer le matériel. A Rawalpindi, où nous rencontrons Ata-Ullah et Tony Streather, l'expédition se trouve enfin au grand complet. Molenaar, Craig, Bates, moi-même sommes de vieux amis ; les autres, nous ne les connaissons pas, et ils ne se connaissent pas. C'est dans le brasier de l'adversité que sera fondue l'amitié qui nous lie.

Pour nous tous, ce voyage au Pakistan est une merveilleuse aventure. Nous nous faisons de nombreux nouveaux amis, d'extraordinaires amis, parlons à des voyageurs, explorons les bazars, aiguisons au maximum notre désir de commencer la marche d'approche, d'aller au delà des cols. Le pays et nos hôtes font notre conquête. En une heure et demie, l'avion nous transporte à Skardu alors qu'il nous avait fallu en 1938 deux semaines de marche pénible pour y parvenir. Nous sommes accueillis par des discours, une foule enthousiaste, des fleurs, des bannières, un luxe d'hospitalité presque gênant.

Il faut environ cent quarante porteurs pour transporter notre maté-

riel pendant les deux cent quarante kilomètres de sentier raboteux et de glacier sans piste qui mènent à notre camp de base, et nous devons même ajouter de nombreux hommes à notre joyeuse caravane. Quittant Skardu le 5 juin, nous traversons des montagnes qui sont parmi les plus belles et les plus sauvages du monde. Tilman a fort bien décrit les quelques rares villages qui jalonnent la route, « boîtes horizontales dans un désert vertical ». Quant à la verdure, on n'en trouve que là où la violence des torrents a été endiguée en paisibles fossés d'irrigation et dirigée vers de petites îles plates au pied des hautes falaises, et cette couleur d'émeraude repose délicieusement la vue quand on vient de faire une douzaine de kilomètres dans le rocher et les sables brûlants. Ainsi se déroule l'étape jusqu'à Askolé, interrompue de temps à autre par ces incidents palpitants que sont les traversées de rivières en radeaux faits d'outres de peau de chèvre, ou sur un fragile pont de lianes et de rameaux tressés, ou bien encore par l'aubaine d'un bain fumant dans une source naturelle d'eau chaude.

Avec Askolé, nous laissons derrière nous les dernières habitations et avec cinquante hommes supplémentaires pour transporter les vivres de la caravane, les nôtres y compris, nous attaquons la dernière étape qui, en une semaine, doit nous conduire au camp de base.

Nous passons au pied de sommets splendides : le Paiju, qui est peut-être la montagne la plus belle du monde, cathédrale gothique sculptée dans le roc et la neige ; le Masherbrum, massif, triangulaire ; la tour de Mustagh, dressée comme un pouce ; les flèches de Baltoro et les tours de Trango, incroyables gratte-ciel. Le 19 juin, nous arrivons au camp de base (5.033 m) au pied même de la montagne, à trois jours de marche du bois ou de la prairie les plus proches, et à une semaine du plus proche village. Là, nous renvoyons nos porteurs en leur donnant pour instructions de revenir nous chercher le 10 août. Nous gardons avec nous six Hunzas spécialement choisis à notre intention par le mir de Hunza et dont nous espérons que, malgré leur inexpérience en matière de technique alpine, ils seront capables de transporter des charges au moins jusqu'aux camps inférieurs. Le gouvernement du Pakistan a bien consenti à nous laisser emmener des sherpas, mais nous sentons qu'il serait fort peu diplomatique d'entraîner ces nationaux

de l'Inde dans cette lointaine partie du Pakistan. De plus, l'effroyable et constante raideur du K2 rend les emplacements de camps très difficiles à trouver — il est rare de pouvoir y monter plus de trois tentes d'altitude — et il n'y a donc pas de place sur la montagne pour une importante armée de porteurs. La semaine suivante est consacrée à l'organisation du camp de base ; un passage est trouvé, vivres et matériel sont transportés à dos à travers le dédale des séracs et des crevasses du glacier supérieur de Godwin Austen, quatre kilomètres et demi de parcours, jusqu'au camp I, dressé à même le glacier, au pied de l'arête des Abruzzes. Ce portage sur le glacier où la chaleur est inimaginable quand il y a du soleil et le froid cruel quand il y a du vent et des nuages, contribue à nous endurcir et nous fournit maintes occasions de juger des possibilités de nos Hunzas et de les instruire. Une fois le camp I complètement établi, le 27 juin, nous nous frayons vers le camp II un itinéraire compliqué, si compliqué que Bob Bates et moi-même, sûrs de notre souvenir de 1938, nous nous trompons complètement à notre première tentative, et que le lendemain seulement une seule des trois cordées le découvre.

L'itinéraire repéré et les cordes fixes placées pour faciliter les plus mauvais passages de dalles et de gendarmes, le transport du matériel s'effectue rapidement. Le 4 juillet, nous nous installons au camp II, puis nous établissons l'itinéraire du camp III, et, ce qui est très important, nous découvrons, ou plutôt nous construisons pour ce camp un nouvel emplacement, à l'abri d'un surplomb qui protégera nos deux tentes (il n'y a pas de place pour une troisième!) des chutes de pierres qui, en 1938 et 1939, avaient été si dangereuses. Les 8 et 9 juillet, tandis que le reste de la caravane hisse vivres et matériel au camp II, trois d'entre nous vont reconnaître l'itinéraire du camp IV et escaladent la cheminée House, cette fissure verticale de quarante-cinq mètres que Bill House franchit le premier en 1938 et qui constitue le seul défaut de ce formidable bastion dressé en travers de la voie.

Notre progression vers le haut s'arrête le 10 juillet tandis que je reviens avec Bob Bates au camp II. Et c'est sur ces rochers que sont mis en présence un davier, monté du camp de base, une dent gâtée de la mâchoire de Bob et moi-même. Par bonheur l'extraction n'offre pas de



ITINÉRAIRE DE L'ASCENSION ET EMPLACEMENT DES CAMPS.

difficulté, c'est ma première, et Bates se remet rapidement. Au cours de la nuit, un bref orage nous couvre de neige fraîche et nous bloque dans les tentes le lendemain.

Les 12 et 13 juillet, montée des charges aux camps III et IV, avec le passage d'un gendarme de douze mètres au-dessous du camp IV, parfois appelé « camp surplombant » ; deux hommes y dorment cette nuit-là. C'est alors qu'une troisième tempête, la pire, s'abat sur nous et hurle inlassablement pendant les deux jours et demi qui suivent. Mais, le calme revenu, nous réussissons à monter les charges dans la neige fraîche et à installer tout le monde au camp IV. Les Hunzas, qui venaient de faire trois voyages au camp III, sont alors accompagnés au camp de base, où nous leur disons d'attendre notre retour avec Ata-Ullah.

Pete Schoening a emporté un ingénieux treuil d'aluminium qu'il fixe avec Art Gilkey au sommet de la cheminée House, ce qui nous permet de monter les charges par le moyen de ce transport aérien au lieu de les hisser péniblement tout en haut de la fissure, comme nous dûmes le faire en 1938. Profitant de ce répit de beau temps et de cette invention qui économise nos forces, nous poussons rapidement de l'avant et, le 19 juillet, nous occupons le camp V ; le lendemain, nous allons reconnaître l'itinéraire du camp VI, où nous nous installons le 26, après un nouveau mais bref orage.

Nous sommes maintenant au pied de la Pyramide Noire (Black Pyramid), caractéristique paroi noire de quatre cent cinquante mètres qui tombe à pic depuis le bord de l'épaule cotée 7.620 mètres jusqu'aux petites côtes rocheuses qui se trouvent en haut de l'arête des Abruzzes. C'est la partie de l'ascension la plus longue, la plus raide, la plus exposée, la plus ardue. On ne voit nulle part, pas même avec les yeux de la foi, de plates-formes possibles pour une tente. Nous sommes tous en parfaite santé, solides, bien acclimatés, impatientes d'assurer nos positions pour l'escalade finale.

Progressivement le temps s'est gâté. De lourds nuages barrent l'horizon, et presque chaque jour nous apporte de la neige et du vent. Les prévisions météorologiques communiquées par la radio du Pakistan et qu'Ata-Ullah nous retransmet depuis le camp de base grâce à nos postes « walkie-talkie », sont généralement pessimistes. Mais forts de la

certitude qu'en 1938 et 1939 les expéditions avaient joui de longues périodes de beau temps à la fin de juillet et au début d'août, nous décidons de poursuivre. Il est rare que la mousson atteigne des parties aussi lointaines du Karakorum et nous avons toutes raisons de croire que pour nous les conditions vont s'améliorer. Comment deviner la violence qu'atteindra la mousson dans les plaines, cette année, violence telle que, débordant la barrière des montagnes, elle viendra anéantir notre plan et mettre à mal notre caravane ?

Le 30 juillet, Art Gilkey et Pete Schoening s'établissent dans un camp précaire, sur une mince plate-forme taillée dans la glace, tout en haut de la Pyramide Noire. Le lendemain, par un temps médiocre et au prix de grands efforts, ils trouvent un emplacement pour le camp VIII sur le large replat d'une pente de neige vers 7.770 mètres. Ailleurs, nulle possibilité. Aucune trace nulle part des camps VIII de 1938 et 1939. Il nous faut donc franchir cette longue étape du camp VI au camp VIII en un seul jour.

Le 1^{er} août, au terme d'une épuisante journée, quatre hommes encore montent au camp VIII où, le lendemain, les deux derniers les rejoignent. Il a fait un froid glacial au cours de ces deux jours ; les nuages et les rafales de neige empêchent de voir à plus de trente mètres. Pourtant cette nuit, nous voilà tous les huit blottis dans quatre petites tentes avec dix ou douze jours de vivres, à moins de mille mètres au-dessous de notre but.

Pendant les terribles jours de tempête et de privations qui vont suivre, nous nous accrochons farouchement à notre espoir. Il nous suffirait de deux jours de temps favorable pour monter un autre camp et des vivres pour deux hommes, quelque part vers 8.200 mètres, et leur permettre de tenter le sommet. En cas d'échec, nous prévoyons de les remplacer par une seconde cordée qui, le lendemain, se lancerait à l'assaut final. « Trois jours de beau temps, disons-nous, trois jours et nous gagnons. » Ces trois jours, ils ne viendront jamais. A leur place, vient le drame.

Le vent souffle presque sans arrêt, perfidement, méchamment. Nos tentes basses d'altitude battent et palpitent au-dessus de nos têtes si fort que nos réchauds, pourtant excellents, ne veulent pas rester allumés

et que nous ne pouvons pas faire fondre la neige. Pendant des jours et des jours nous allons vivre de quelques tasses de thé, de fruits et de viande séchés. Nous sommes déshydratés, affaiblis. Notre moral, malgré tout, tient bon.

Le 6 août, alors qu'il sort de la tente en rampant, Art Gilkey défaille. Je diagnostique une thrombo-phlébite à la jambe gauche : des caillots de sang se sont formés dans ses veines. Il ne peut se tenir debout, encore moins marcher. Désespérés, nous plions bagage et commençons à descendre dans une neige qui nous monte jusqu'aux hanches, dans le vent et la tempête, pour nous rendre compte presque tout de suite que, sur la pente de glace raide, la neige accumulée est prête à partir en avalanche. Tristement, nous rebroussons chemin, traînant Art à bout de forces et de souffrance. Plus tard dans la journée, Craig et Schœning réussissent à examiner un autre itinéraire le long d'une côte rocheuse qui coupe la Pyramide Noire près de l'emplacement de notre misérable camp VII. Forts de leur affirmation que cette petite arête peut se descendre, nous nous sentons moins en danger au cours des quatre jours de tourmente sans répit qui suivent. Profitant d'une brève accalmie, le 7 août, Craig et Schœning montent pendant deux heures au-dessus du camp VIII, à travers les nuages et la neige. Geste gratuit, courageux, pathétique. Comme s'ils disaient : « Nous ne sommes pas battus... Nous pouvons encore monter... Donnez-nous le beau temps et nous en viendrons à bout. »

Le 10 août, nos vivres se trouvent diminués d'alarmante façon et nous sommes très affaiblis. Le temps, ce matin, a l'air de s'améliorer. Pendant une heure nous avons même du soleil. Il semble urgent de partir. Nous enveloppons Gilkey dans son sac de couchage et les restes d'une toile de tente que le vent a fait tomber sur nous, et commençons à évacuer le camp. Il nous faut d'abord employer toutes nos forces réunies pour traîner notre ami dans la neige profonde, et plus tard, c'est à peine si nous pouvons le retenir sur la pente à mesure qu'elle plonge. La tempête revient à la charge. Notre barbe et nos cils se frangent de glaçons incongrus. Nous ne sentons plus ni nos pieds ni nos mains. Bell et Bob Craig, qui avaient été choisis comme première cordée d'assaut, souffrent maintenant de graves gelures.

L'après-midi, nous nous sentons épuisés et nous n'avons perdu que cent vingt mètres d'altitude. On est en train de faire descendre Art Gilkey le long d'un ressaut quand une petite avalanche le recouvre, lui et Bob Craig qui le guide. Quand la neige poudreuse se stabilise, tous deux sont sains et saufs, bien que choqués. On continue à descendre — rien d'autre à faire, pas d'autre itinéraire à suivre, pas d'abri à trouver. Tandis que Pete assure Art, les autres s'efforcent de traverser un couloir raide que comble la glace.

Soudain, un homme glisse ; ses pieds engourdis, alourdis de crampons, se sont pris dans la corde. En un éclair, le second est arraché à la pente. La chute les catapulte au beau milieu de la deuxième cordée de deux qu'ils entraînent immédiatement. Quelques secondes après c'est le sort de la troisième cordée, et voilà cinq hommes en train de rebondir sur cette pente de glace raide où pointent des rochers. Mais Schœning dispose, pour retenir Art, d'un excellent point d'assurance et l'une des cordes croise la sienne. Par un miracle de coordination, de force et de technique, Pete réussit à retenir les cinq hommes maintenant éparpillés sur la pente, et ils finissent par s'immobiliser en bas sur les rochers.

Les dégâts ne sont pas graves. Molenaar et Streather se sont sérieusement meurtri la poitrine. Bell souffre de contusions multiples, mais, ce qui est pire, ses mouffes, aussi bien que son sac, ont été arrachés et il a aux doigts d'inquiétantes gelures. Bates est choqué et contusionné, quant à moi, je n'ai plus conscience de rien. Bob Craig, au moment de la chute, se trouvait en avant, décordé, près de l'emplacement du camp VII. Bob Bates et lui réussissent à aider les accidentés à franchir la glace et les rochers et à les faire monter sur la vire étroite qui avait accueilli ce camp VII si méprisé. Très vite, deux tentes sont dressées et les blessés mis à l'abri. Ces tentes sont amarrées à des pitons et leurs bords extérieurs surplombent le vide.

Tempête, vent, chocs et blessures... Minutes d'épreuves interminables... Cependant, Art Gilkey est resté sur la pente, solidement assuré à deux piolets.

Bates, Streather et Craig reviennent pour lui apporter de quoi manger, le couvrir, le rassurer sur notre sort, et essayer, si possible,

de l'emmener. Dans les rafales de la tempête, ils scrutent la pente. Avec horreur, ils s'aperçoivent qu'elle est vide! Une deuxième avalanche a arraché notre ami de la montagne.

Nuit terrible! Dieu merci, le vent est tombé. Mais nous sommes entassés à sept dans deux petites tentes, corps et cœur meurtris, torturés par la soif et la ruine de nos espoirs. Le lendemain matin, dans l'enfer d'un nouveau blizzard, nous livrons le combat de la retraite, descendant la Pyramide Noire sans glisser une seule fois et, le soir même, nous retrouvons, à demi ensevelies, les tentes du camp VI. Le 12 août, la tempête est telle qu'il n'est pas question de l'affronter, et nous reprenons des forces en buvant du thé et en mangeant chaud. Le jour suivant, nous repartons vers le camp V, et plus tard descendons la cheminée House, les derniers à la nuit close, et parvenons au camp IV. Ayant laissé derrière nous ces redoutables obstacles, la retraite, désormais, nous paraît moins désespérée, et comme nous arrivons au camp III vers le milieu de l'après-midi, nous tentons de rassembler le reste de nos forces et d'atteindre le camp II. A la nuit tombante, nous n'avions pas encore attaqué la difficile traversée qui se trouve au-dessus du camp, lorsque nous entendons des voix. On monte vers nous. Bientôt dans le crépuscule apparaissent nos fidèles Hunzas qui ont en toute hâte escaladé comme des singes ce délicat passage de neige et de rocher. Ils pleurent en nous voyant, nous serrent dans leurs bras, prennent sur leurs dos nos sacs pesants et nous portent à moitié dans le camp. Là, pendant une heure bénie, ils nous donnent à manger, nous massent, prient pour nous.

Le 15 août, la caravane meurtrie descend à pas chancelants jusqu'au glacier pour y rencontrer Ata-Ullah et un groupe important de porteurs. Ces hommes fidèles sont arrivés à la base un jour en avance, « à cause de la tempête », disent-ils, et ils y ont attendu notre retour en rationnant les vivres. Se trouver réunis au terme d'un tel calvaire semble à peine croyable. Nous échangeons nos impressions avec Ata-Ullah qui, lui, s'est aventuré à monter à la brèche des Vents, à remonter le glacier Savoia et descendre jusqu'à Concordia. Seule, la disparition d'Art Gilkey pèse sur nos cœurs.

Le lendemain, érigeant un cairn, nous y célébrons à sa mémoire un simple service religieux.

Le retour fut long et pénible. Il fallut transporter George Bell sur un brancard ou à dos d'homme, car il avait aux pieds des gelures trop graves pour pouvoir marcher. Le reste de la troupe fit route par ses propres moyens, clopin-clopant à vrai dire, chacun avec son lot d'orteils ou de talons gelés, ses contusions ou autres maux... Nous sommes revenus, dans la neige et le brouillard, sans jamais voir une seule fois notre montagne, et, après deux interminables semaines, nous fûmes accueillis à Skardu par nos vieux amis. L'avion, un jour plus tard, nous transporta à Rawalpindi, et bientôt après aux Etats-Unis. C'était la fin du pèlerinage.

Il n'est pas opportun de mentionner ici les leçons techniques de notre tentative. Neuf hommes, la plupart étrangers les uns aux autres, ont forgé dans l'adversité une équipe sans égoïsme dont l'unité fit la force. Nous avons résisté à de dures épreuves, enduré des privations et la perte d'un des nôtres. Nous avons vécu avec les éléments déchaînés dans leur ultime fureur et contemplé le visage de la montagne dans son ultime beauté.

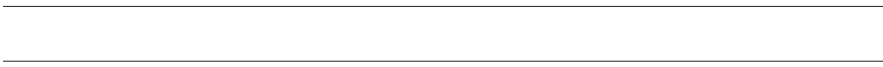
Certes, nous avons manqué notre but, mais nous avons noué des amitiés qui englobent trois pays et chacun d'entre nous a trouvé une autre parcelle de lui-même. Nous voulons revenir... essayer encore...

Non, l'homme ne fait pas la conquête de la montagne, pas plus que la montagne ne fait la conquête de l'homme.

CHARLES S. HOUSTON, M. D.

I. CAMP DE HAUTE ALTITUDE.
CAMP AT HIGH ALTITUDE.

M





MASSIFS